

4 — TASCAN

Extraits d'*Enfance marine* et du récit *Louis de l'île, héros de la vie quotidienne*, œuvres dans lesquelles Marie Le Franc évoque ses origines paternelles de Tascon.

« De la hauteur sur laquelle ma petite ville est bâtie, on domine le Morbihan tout parsemé d'îles. Mon père venait d'une de ces îles, si petite que les cartes n'en font pas mention.

Elle contenait en tout une demi-douzaine de « feux » c'est-à-dire de chaumières habitées par des pêcheurs. En hiver, les oiseaux de mer croassaient autour et les nuits où il gelait fort, les hommes se glissaient à bas des lits-clos, décrochaient leur fusil, mettaient leur barque à l'eau et la poursuite du gibier commençait. Mon propre père fut dans sa jeunesse un de ces hommes. Son père s'était noyé pendant une tempête qui fit chavirer sa barque. Il avait vingt-cinq ans. Il laissait au foyer deux petits garçons qui faisaient leurs premiers pas. Un troisième, mon père, naquit 10 jours après sa mort. Les femmes de ce temps étaient capables d'élever avec rien trois enfants.

Tout ce qui restait du disparu était cette maisonnette de pierre avec, dans sa huche, le pain d'une journée, encerclée dans son clos, son bout de vigne et son lopin de terre, rien qui pût immédiatement nourrir une femme qui ne connaissait aucun métier que celui d'élever trois enfants dont l'aîné n'avait pas quatre ans.

Quand il eut sept ans, la mère alla le placer hors de son île, comme petit berger dans une ferme des terres, perdue au milieu des landes. La ferme était pauvre... Pas question d'école au milieu des landes. Ce fut le vieux bonhomme de la ferme, paralysé, qui eut l'idée d'apprendre à lire, à la lueur de la chandelle de résine des veillées d'hiver, à cet enfant né avec un appétit pour tout.

C'est de la race de ces hommes, de ces femmes, que je suis issue. Dans ma petite enfance, j'avais surtout connu mes grands-parents maternels. Quand il fallut, à l'âge de l'école, venir habiter Sarzeau, je courais à la côte les jours de congé pour essayer de distinguer au large dans le Golfe cette maison marine où mon père était né et d'imaginer la vie que mes ancêtres y avaient vécue. Celle que j'avais connue dans le village de Cadénic me paraissait douce et facile en comparaison. Les pêcheurs de cet îlot perdu ne comptaient pour rien les crevasses de leurs mains, la cuisson de leur peau sous le soleil ou le gel... Leur butin était le poisson le plus méprisé, le coquillage le plus indigeste, le gibier le plus huileux. Ils ne dédaignaient pas de mettre au pot le héron et le cormoran. Ils ramenaient des flottes de goémon qui allaient servir d'engrais à leurs champs, ce qui explique que ceux-ci produisaient autant de carcasses de seiches que de pommes de terre.

Trouverais-je encore debout la maison qui le vit naître, dans l'île dont j'aperçois les bords dans le temps clair de ma mémoire ? Reconnaîtrais-je, planté dans une poutre, le harpon rouillé auquel les trois frères, hauts comme une botte de marin, se suspendaient pour éprouver leur force ? Trois frères, sortis l'un après l'autre du même berceau à croupetons sur le sol battu, trois âmes éternellement enfantines, trois forces géantes. Trois fouets de bergers passés autour de trois cous semblables, trois voix de gamins minuscules à la queue d'une vache maigre, trois paires de sabots à piler la lande qui sert de litière à la vache. Trois fléaux de moissonneurs à des poings qui n'ont pas dix ans. Aube, mon père, je crois bien ! Ce fut elle qui lui tissa son premier vêtement, qui lui donna sa première chaleur, quant à cet âge il battait le blé sur l'aire pierreuse, entre le lever et le coucher du soleil. Ces hommes naissaient sur un îlot battu des vents pareil à une galette de sarrasin plate et grise, et leur souvenir lui donne du relief dans les mémoires. On prononce le nom des trois frères et l'on voit apparaître trois rochers sur un rivage. »